

voyons les noms de Maurois (*Le maréchal Lyautey*); celui de Delarue-Mardrus (*Guillaume le Conquérant*); Amiel (*Journal*), Cocteau (*Opium*), Colette (*La Fin de Chéri*); Th. Gautier (*Mademoiselle de Maupin*); deux volumes de Martin du Gard (*Les Thibault*), Gérard de Nerval (*Le Rêve et la vie*), André Obey (*Le viol de Lucrece*), Sainte-Beuve (*Causeries du lundi*), mais par contre aucun nom d'auteurs de romans policiers ou d'aventures, et pour cause; c'est un produit anglais par excellence.

L'Italie, la Hongrie, la Pologne, la Suède, la Tchécoslovaquie, ne nous retiendront pas longtemps. Le premier de ces pays lit beaucoup de livres traduits en français, principalement des œuvres d'auteurs déjà célèbres ou reconnus, tels que Balzac, Victor Hugo, Alexandre Dumas, Stendhal, André Theuriot, Maupassant, Flaubert, Anatole France, Maurice Maeterlinck, Henri Bordeaux. Mais l'Italie est peu friande, à ce qu'il semble, de la littérature française de nos jours, car dans la longue liste des romans qu'on y a traduits au printemps et l'été derniers, nous n'apercevons guère que deux livres de Maurois et un volume de Mauriac (*Destins*).

Même remarque ou à peu près, pour les autres pays (1), sauf l'U.R.S.S., où le tableau est tout autre. Dans la Russie soviétique, on publie surtout des traductions d'ouvrages scientifiques et techniques. Les belles-lettres sont plutôt sacrifiées. Cependant, dans la liste des romans traduits, voici des œuvres de Romain Rolland (*Gœthe et Beethoven* et *Jean Christophe*), avec cette remarque: « pour les enfants », de même que le nom de Jules Romains, et *Les Liaisons dangereuses* à côté des *Travailleurs de la Mer* de Victor Hugo.

Tel est *grosso modo* le contenu de ce « répertoire international des traductions ». Il est assez plaisant à parcourir, à la vérité, s'il n'est pas d'une très grande utilité.

NICOLAS BRIAN-CHANINOV.

#### NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

Kurt Jäckel : *Richard Wagner in der französischen Literatur*, Priebatsch (Breslau). — Charles Bouvet : *Nouveaux documents sur les Conperin*, Pierre Bossuet.

L'ouvrage que M. Kurt Jäckel vient ajouter à la collection

(1) En Suède, un seul livre français, *Les plaisirs et les jours*, de Marcel Proust.

*Sprache und Kultur der Germanisch-Romanischen Völker* : **Richard Wagner dans la Littérature française** est une forte étude comprenant deux tomes importants. La connaissance étendue et profonde dont M. K. Jäckel fait preuve à l'endroit de notre littérature nous est un bien précieux hommage. Car, pour extraire la matière circonstancielle nécessaire à sa thèse, l'auteur a fouillé, ce me semble, tous les écrits — en vers ou en prose — non seulement ceux réunis en volumes repérables, mais aussi les pages éparses dans les revues ou journaux dont la publication s'est étendue sur un demi-siècle. Le tact qui a déterminé le choix des citations témoigne aussi bien de la haute culture de M. K. Jäckel que de sa perméabilité à ce qui est l'essence même du génie français.

Voilà du bel et libre échange intellectuel et culturel ! Ce que notre littérature doit aux phantasmes wagnériens, si je puis ainsi dire, a si puissamment contribué au rayonnement de l'œuvre de Wagner, a défendu cette œuvre avec un tel courage dans les temps difficiles, que la restitution des emprunts est aujourd'hui chose faite. Et tout est bien qui rétablit l'équilibre. L'auteur nous expose en un court préambule que son ouvrage se propose d'étudier l'influence de Wagner sur la littérature française au cours des années écoulées entre la création du *Tannhäuser* à Paris (1861) et le début de la guerre (1914). M. Jäckel note l'affaiblissement progressif de cette influence; de même, indique que les raisons ayant motivé la limitation, dans le temps, de son étude, découlent directement de la manière dont il entend le mot « influence ». M. Jäckel estime que le mot a été, par suite de la guerre, déformé en sa signification; ce à quoi la lutte parallèle de ce qu'on nomme les « idéals de culture » n'a pas peu contribué.

Dès l'instant que nous sommes en présence de l'influence germano-wagnérienne, il va sans dire que M. Jäckel voit « influence » sous le signe « enrichissement », aussi a-t-il sur le cœur que M. Louis Raynaud se garde à cet égard de tout enthousiasme et voie, au contraire, cette influence sous l'angle nationaliste et à peu près telle qu'une irruption indésirable, une invasion dans le domaine sacré de la vie de l'esprit français, de son âme racique.

Et nous sommes ainsi fabriqués dans notre chère patrie, où la lutte des idées est la plus libre qui soit, que l'un dit ce qui sera contredit par l'autre. De cet état de chose, — d'ailleurs fertile, — M. Jäckel, décidément prospecteur remarquable, ne manque pas de tirer avantage et répond à M. Louis Raynaud par une citation empruntée à M. Pierre Lasserre :

Son livre (*Le Romantisme français, ses origines anglo-germaniques*, par Louis Raynaud) affecte l'allure scientifique de la pure histoire littéraire. En réalité c'est un livre de combat. On regrette qu'il ne le soit pas de parti pris, qu'il n'arbore pas le drapeau et ne sonne pas de la trompette, qu'il laisse trainer la bataille. Ce caractère, ouvertement déclaré, eût diminué nos exigences à son égard en fait de parfaite justesse historique, philosophique et psychologique. (Pierre Lasserre: *Des Romantiques à nous*.)

Personnellement, je ne connais pas l'ouvrage de M. Raynaud et ne saurais dire si son auteur, à ce que nous affirme M. Jäckel, « méconnaît assez profondément les conditions générales d'échange et de relations entre les diverses littératures. ».

Où je suis d'accord avec M. Jäckel c'est bien lorsqu'il admet qu'une œuvre ne peut avoir d'influence que si le tour de sa pensée, la matière dont elle est faite et enfin son style sont en conformité avec le climat ou les besoins de la génération en « activité » ou en mal d'évolution. Cette génération peut, en effet, voir dans une œuvre maîtresse — sans nécessité de contemporanéité même — un accomplissement, ou une indication ouvrant une voie nouvelle... à condition que celle-ci conduise à une *originalité*. En un mot, l'apport de cette œuvre ne devant être retenu qu'en ce qu'il contient en puissance de devenir.

Là est l'enrichissement, sans préjudice quant à la personnalité de l'emprunteur; Emmanuel Chabrier (et non pas Edmond...), le plus activiste wagnérien de nos musiciens, reste, malgré cela, le plus français de nos maîtres.

M. Jäckel, ne visant ici que l'influence de Wagner sur la littérature, et seulement dans le moment où cette influence fut incontestablement sensible, fait preuve de la plus certaine clairvoyance en précisant que « à l'influence de l'œuvre vient s'ajouter (je dirai se superposer) celle de la *personnalité* du

dramaturge, laquelle, chez Wagner, semble avoir prédominé », en tout cas a violemment secoué les penseurs de sa génération.

J'abonde d'autant plus dans le sens de ce postulat, que je me suis toujours demandé si Wagner, *uniquement* symphoniste et malgré son génie, eût attiré à lui une pléiade d'écrivains, de poètes assez peu — à priori — allérés de musique. Car ne sommes-nous pas contraints d'avouer, dans notre « milieu » (honorabile milieu) que la célèbre boutade: « prière de ne pas déposer de musique le long de mes vers » polarisa longtemps un sentiment à peu près unanime en littérature. Or, il semble bien que l'existence de la musique ne fut, à beaucoup, révélée qu'à l'apparition de Wagner; chose incompréhensible si l'on tient compte que sa musique, bien que dite *de l'Avenir*, conservait tout de même de telles solides et identifiables attaches avec la musique antérieure, qu'elle n'était pas du tout de génération spontanée. En quoi le fameux « air » d'Elisabeth du *Tannhäuser* se différencie-t-il d'un « air » de Weber par exemple? L'on peut avancer qu'après de ceux des écrivains que le « vieux Klingsor » a envoûtés, Wagner musicien fut admirablement servi par Wagner dramaturge, poète, esthéticien, voire écrivain politique.

Enfin, nous sommes en France, paradis de la Xénophilie, patrie de Pierre l'Érmite; or, en 1861, Wagner est attaqué. L'attrait, irrésistible chez nous, de la « chose discutée », le désir de se placer à l'avant-garde opèrent, et le « cas Wagner » va hanter tous les esprits. Notons, au surplus, que la dramaturgie de Wagner nous apporte la légende... au pays des contes de Perrault, une nébuleuse germanique opère la jonction des entités celtique et latine que tout Français porte en lui.

M. Jäckel refait l'historique des circonstances de la pénétration en France des idées de Wagner, révoque les combats, les critiques et insère dans son ouvrage en même temps que la reproduction des dessins de Fantin-Latour, Odilon Redon, Jacques E. Blanche, sans oublier le portrait de Wagner par Renoir (dont présentement M. Alfred Cortot est l'heureux possesseur), le célèbre tableau « au piano » de Fantin-Latour, les caricatures de Daumier, Gill, etc...

Par les citations, l'ouvrage de M. Jäckel est un véritable florilège des écrivains français. Nous saluons, en parcourant les deux tomes, dans l'un, nombre de beaux vers de Banville, Verlaine, Mallarmé, Ghil, Stuart Merrill, Verhaeren, Gustave Kahn, Laforgue, Mockel, Viélé-Griffin, A. Retté, Ch. Morice, Emmanuel Signoret, Mme de Noailles, Charles Guérin, Paul Valéry, et dans le second tome la place est réservée aux écrits en prose sur Wagner, publiés par Villiers de l'Isle-Adam, Catulle Mendès, Elémir Bourges, Edouard Dujardin, Maurice Barrès, Ed. Schuré, Péladan, Flaubert, Maupassant, Alph. Daudet, Huysmans, Zola, Henry Céard, de Bouhéliier, Amiel, Bourget, Ed. Rod, Melchior de Vogüé, André Suarès, R. Rolland, Proust, C. Mauclair, Colette, Prévost, Léautaud, Tristan Klingsor et épisodiquement mille autres noms; le livre se ferme sur une citation de M. Pierre Lasserre, relative aux éléments de la pensée wagnérienne :

Ils ont conquis des imaginations d'artistes, fourni à la peinture des inspirations, à certaines écoles poétiques des mythes et des thèmes de rêverie... et même le modèle d'une forme d'expression à imiter; on y a cherché des doctrines; les conceptions wagnériennes ont ajouté un appoint de crédit, ou tout au moins de séduction, à certaines idéologies mystiques, à certains mouvements religieux procédant des mêmes tendances. Bref, Wagner n'a pas seulement apporté en France une musique, mais aussi une littérature. Et cette littérature a eu sa part depuis quarante ans dans la culture intellectuelle d'une catégorie appréciable de Français. Elle a versé mille semences dans l'atmosphère que nos esprits respirent.

Ne nions pas l'évidente validité de ces lignes précédentes qui, datant de 1917, apportent une belle confirmation aux conclusions de M. Jäckel.

Mais, et dès *avant* la guerre, l'on ne peut nier non plus qu'un mouvement, progressif comme le constate M. Jäckel, et manifeste de désaffection pour ce que l'on avait tant adoré ne se fût dessiné. Quoi de surprenant à cela? N'avait-on pas mieux écouté le pipeau de Verlaine après les fulgurantes fanfares de Hugo? Or, de la hantise des cuivres wagnériens *et post-wagnériens surtout*, un simple chant de flûte nous délivra : celui de Debussy dans l'*Après-midi* du faune mallarméen.

## §

M. Charles Bouvet, qui totalise déjà nombre de titres honorables (et mérités) préfère, à tous, celui d'*Historien des Couperin*. Je comprends cela; j'aimerais aussi voir mon nom mêlé au souvenir de cette lignée de musiciens... A défaut de tel privilège, saisissons l'occasion de commenter les **Nouveaux Documents sur les Couperin** que, dans une élégante édition, nous apporte M. Ch. Bouvet. Le rapprochement, non prémédité, qu'opèrent ces lignes venant après celles consacrées ci-devant à Wagner, symbole du germanisme, alors que Debussy et Ravel se réclament de François Couperin pour « se raciner » mieux en terre de France, me permet d'illustrer certaines différences de traitement qui jettent un jour singulier sur le sort fait à nos gloires nationales.

Donc, moins d'un an avant que Paris n'en vint violemment aux mains à propos de *Tannhäuser*, s'éteignait, dans ce même Paris (à Belleville), probablement sans qu'aucune plume française ne mentionnât le fait, Célestine Couperin, en la personne de qui disparaissait « le dernier rejeton d'une illustre famille qui, pendant 275 ans, de père en fils, a fourni tant de célébrités dans la carrière musicale ».

En 1933, nous eûmes le bi-centenaire, je veux dire que nous aurions pu célébrer avec éclat le bi-centenaire de François Couperin le Grand... Un autre Grand d'une autre famille illustre : J.-S. Bach et aussi Haendel « faisaient un cas tout particulier de son talent et avaient pour F. Couperin la plus grande estime ». Malheureusement, ce bi-centenaire coïncida avec le centenaire de Brahms. Le maître allemand fut largement honoré en plusieurs concerts de grande classe; Couperin eut deux petits concerts à huis clos..

Conclusion : il n'y a plus d'illusion à se faire. Lorsque l'on nous présente un musicien étranger, je dirai que c'est toujours à une échelle supérieure à grandeur naturelle... Quant à ceux de chez nous, l'échelle au centième de... maître est très largement suffisante!

Aussi, quand je vois un homme faire œuvre de patience et de ténacité pour réunir tout ce qui peut être découvert — où que ce soit — afin d'illustrer une probe et glorieuse

dynastie d'artistes de chez nous, je n'hésite pas à marquer cet heureux événement d'une pierre blanche.

D'autant que le plan de ce récent ouvrage procède de la meilleure technique de l'Historien. Je félicite M. Ch. Bouvet du soin tout particulier dont il a entouré la présentation de Chaumes-en-Brie, berceau de Couperin. Notons que c'est à l'initiative de M. Bouvet que cette petite ville, après approbation du Préfet de Seine-et-Marne, doit de posséder une *rue Couperin*. Souhaitons aussi que le vœu émis par notre auteur de voir une des voies avoisinant l'église Saint-Gervais porter le nom de Couperin, se réalise un jour prochain. M. Ch. Bouvet propose la rue François-Miron, car, au deuxième étage de la maison portant les numéros 2 et 4 de ladite rue se trouve l'appartement qu'occupèrent, jusqu'en 1793, les Couperin.

J'aurais beaucoup désiré recourir, ici, à des citations, mais le livre se tient pour ainsi dire d'un seul jet, bien ordonné, parce que sincère. Retenons cependant que le tableau généalogique mis sous nos yeux indique cinq générations, issues de l'ancêtre Charles Couperin, lesquelles ont donné à notre pays treize musiciens; plus exactement huit musiciens et cinq musiciennes... car, dans cette famille d'élite, les femmes valent les hommes.

Par conséquent, aussi, le gros intérêt de l'ouvrage de M. Bouvet est qu'il complète ce que nous savions, ou nous apprend ce que nous ignorions, de chacun des membres de la dynastie. Etant admis que François le Grand a été, par ailleurs, déjà présenté, nous voyons dès lors vivre ceux dont il semble bien que le talent les élevait à un rang plus qu'honorable et qui méritent aussi une place dans l'histoire de notre musique.

Ne citerai-je que cet écrit, un article nécrologique du temps, concernant Armand-Louis Couperin :

A des talens supérieurs qui, en le plaçant au premier rang dans son état, le rendoient si précieux aux amateurs de son art, il réunissoit des qualités personnelles qui le rendoient bien plus cher encore à ses amis. *Il n'avoit pas besoin de l'illustration de son nom pour être aimé et admiré.* Eh! que pouvoient ajouter à sa gloire les suffrages dont Louis XIV honora les talens de François

Couperin, son organiste! M. Couperin avoit tout ce qu'il falloit pour se faire, lui seul, un grand nom. Admirable comme ses ancêtres par la science et le charme de ses compositions, par l'exécution la plus brillante, ainsi que par l'art d'enseigner et de former des élèves, art héréditaire dans sa famille, il étoit recommandable par les qualités de cœur les plus estimables, par une piété vraiment exemplaire, par l'aménité d'un caractère sensible et bienfaisant, par la simplicité et la régularité de ses mœurs, par la délicatesse de ses sentiments, qui a nui (*sic*) plus d'une fois à sa fortune, et surtout par sa modestie qui lui faisoit cacher, avec le plus grand soin, tout ce qu'il pouvoit dérober au public de l'éclat de son mérite...

Voilà, n'est-il pas vrai, un beau portrait d'artiste français... « tel qu'en lui-même » supposons-nous, pour employer l'image de Georges Duhamel.

Je ne veux pas oublier de signaler, enfin, l'intérêt des documents iconographiques réunis par M. Bouvet; probe et ardent serviteur de la musicologie française (ça aussi, c'est un titre!).

A. FEBVRE-LONGERAY.

#### LETTRES ITALIENNES

Raffaele Calzini : *Segantini, Romanzo della Montagna*, Mondadori, Milan. — Nino Salvaneschi : *Il Tormento di Chopin*, Corbaccio, Milan. — Giuseppe Villaroel : *Amarsi a Viareggio*, Ceschina, Milan. — Diego Valeri : *Fantasie Veneziane*, Mondadori, Milan. — Giovanni Comisso : *Storia di un Patrimonio*, Treves, Milan. — Pietro Mignosi : *Gioia d'Agave*, Studio editoriale moderno, Catania. — Aldo Mayer : *Prima, La Repubblica della Verità*, Cappelli, Bologne. — Lionello Fiumi : *Poesie Scelte*, La Prora, Milan. — Augusto De Benedetti : *Pages Choiesies*, La Jeune Académie, Paris.

Curieux, le cas de Raffaele Calzini dans son livre **Segantini, Romanzo della Montagna**. Il commence par une préface d'esthétique pure où il s'appuie sur l'autorité de Carducci et de Manzoni pour se justifier d'avoir pris les faits donnés d'une biographie, des faits non imaginés par lui, comme thème d'une tractation poétique. C'est un excès de scrupule. D'autant que les axiomes critiques qu'il cite ne me semblent pas s'appliquer exactement à ce qu'il a voulu faire. Pour le juger, usons d'une méthode plus directe. Son *Segantini, Roman de la Montagne* est-il bon? Oui, c'est un livre excellent. Dès lors, nous n'aurons plus à lui reprocher que d'avoir mis le mot de *roman* dans son titre avant de passer à l'exa-